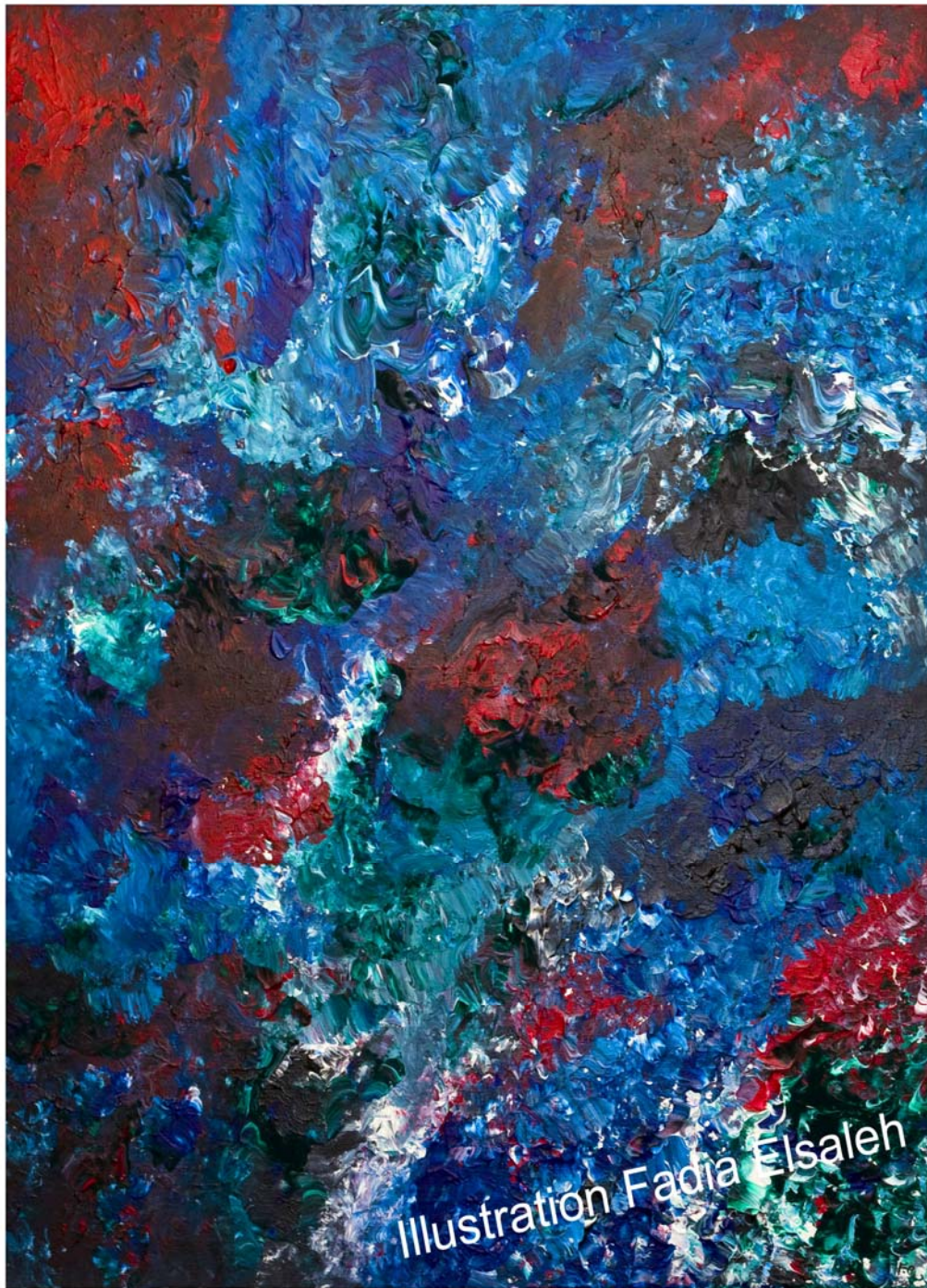


Traumatisme



Amin Elsaleh

©2012 Amin Elsaleh – Paris – Crédits Photographies et illustrations.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproductions intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Préface

Le monde est incompréhensible. Nous essayons tous, chacun à son échelle, d'en savoir un peu plus, mais au-delà des faits reproductibles, il n'y a plus que des hypothèses et le mystère continue de s'épaissir. L'homme lui-même est un ensemble de particules qui redeviendront particules le jour de la fin du parcours terrestre. A l'image de la pipe de Magritte qui n'est pas une pipe, Traumatisme n'est pas une pièce.

Ecrite voilà maintenant presque 40 ans, c'est la traduction du cauchemar qui menace le Moyen-Orient.

La cabane est le territoire et le gardien représente la certitude, cette couche imperméable qui empêche les idées de circuler. Les péripéties du monde n'ont plus la moindre importance, la poésie est dérisoire. Nous attendons de savoir ce qu'il va advenir des naufragés de la cabane, ces millions d'innocents que nous sommes tous. La mort n'est qu'un mauvais moment à passer, le risque s'accroît en temps de guerre, mais l'idéal n'a pas de concurrent et le crime n'est rien puisqu'il suffit d'un peu d'eau pour en effacer la trace. La poésie d'Ahmad qui hésite entre la mort blanche et le vomissement bleu, n'y peut rien. Condamné à la chasteté ou au suicide par la mort de sa bien-aimée, il se prépare avec la détermination d'un pèlerin, à sa propre destruction.

Le dialogue qui suit entre Jean et Nahed ramène à la réalité. C'est un dialogue contemporain dans lequel ressurgissent les hommes goudronnés, c'est-à-dire la certitude sous sa forme métaphorique. La certitude est dictatoriale, elle n'a que faire des poètes, la discussion est impossible et les survivants se retrouvent au côté des cadavres. L'île c'est l'ensemble du Moyen Orient, la cabane c'est le lieu du conflit. Les participants sont interchangeable dans une histoire qui est toujours la même et dans laquelle la voix des amoureux, la voix du poète, les voix du peuple se répandent et se répètent à l'infini. Ahmad, Nahed et Jean sont les voix de la révolte. Elles se heurtent à la fois, à la foi, à l'histoire des faits répétitifs, à la certitude de la haine qui rend inutile la révolte du bon sens. L'espoir meurt avec le poète et l'explosion de la cabane marque une étape du conflit sans fin que connaît le M. Orient, dans lequel, à la différence du théâtre il n'y a plus que des acteurs. Tout le monde joue à ce drôle de jeu qui s'appelle la vie qui vous entraîne un jour dans le cours du temps et qui, comme à la roulette russe peut s'arrêter brusquement. Amin Elsaleh appelle ceci « l'explosion de la cabane » et c'est sans doute sa raison et la raison de résister.

Claude Conquy – Paris le 25 juin 2012

La mise en scène de cette pièce devrait avoir un fondement. Lequel ? Ce n'est pas
Un problème difficile à résoudre. Loin du rationnel que pourrions-nous faire ? Si
La logique l'emporte, ce sera une source d'échec. Entre le réalisme et l'absurde,
Tout un édifice se construit, vague, pourpre, local, monstre ou innocent..., la
Participation est pleine, tous ont réussi l'exode, quelques humains ont tenté le
Pèlerinage. Voyons, que cherchons-nous ?
Amin Elsaleh

PRELUDE I

Deux files d'hommes et de femmes à l'entrée d'une cabane. Quelques instants et la visite commence.

Le bruit d'une discussion arrive de la cabane, entrecoupé, saccadé ; des hommes surgissent trempés

Dans le goudron (?). Ils attendent patiemment la sortie des visiteurs ; ceux-ci quittent la cabane pleins de soucis, de chagrin. L'un d'eux laisse échapper le mot « pitié ». Leur sortie est confuse, contrairement à leur entrée. Quelques uns s'attardent dans la cabane ; un des hommes goudronnés (!) gémit ; on entend un certain bruit puis, le calme est assommant. Les hommes goudronnés partent. On entend une détonation et le calme revient. Le dernier visiteur quitte la cabane, la lumière s'éteint. Une musique triste accompagne le chant d'un Messie (!). Un homme traverse la scène et murmure :

« En fait, une telle discussion est sans fondement. La visite en elle-même, nous a consolé. Qu'espérons-nous de plus ? »

Une distraction semble évidente. Bientôt on va écouter un poème sans rime, accompagné du rire d'un ivrogne, de la fantaisie d'un acrobate et de la mime d'un intellectuel.

La voix chante :

Un homme, un certain homme,
Des hommes, certains hommes,
L'un et tous, l'un ou tous,
Sont des naufragés de l'île à la cabane.

La visite, leur visite, sa visite,
était brève.
Lui et eux sont soulagés,
Eux sans lui, se sont séparés
Dans les ténèbres de la nuit.
Lui est resté, toujours là,
A l'attente d'une ombre, qui elle,
S'est épanouie dans la clarté de la cabane.

Bientôt, il va rejoindre ses amis,
Ses ennemis, et tous, même lui,
Vont se noyer dans un gouffre,
Charbonné, goudronné, noir, noir,
Près de l'île, dans l'île même de la cabane.

Une femme passe toute nue. Un homme murmure à son camarade : « tu l'as vu ? » L'autre répond :

« non ». Un curieux les arrête :

« Qui est-ce ? Elle est belle, hein ? Quelles fesses, quels seins ? Comment se fait-il qu'elle passe toute nue ?.. Que se passe-t-il en fait ? Y a-t-il une grève là-bas ?.. Mais, lui, oui, cet homme, si, je le reconnais. »

Le curieux les quitte en courant.

Les hommes goudronnés apparaissent, encerclent la cabane. L'un d'eux crie dans un microphone :

« Attention, Attention, on dynamite la cabane. Prière aux habitants, aux visiteurs, aux pèlerins, aux intellectuels, aux ivrognes et aux fanatiques, prière au peuple de la cabane, de quitter la cabane, de l'abandonner, de déménager, de « vider » la cabane.

Prière Prière Prière

Dans quelques instants, dans quelques, quelques infimes instants ; qu'importe la cabane sautera ; mais l'homme, l'homme, lui tout puissant, l'humanité elle, la mère, la patrie, l'espoir, lui survivra. »

Un silence lourd et pesant, coupé par le chant du poète, saccadé et lointain, règne avec autorité. L'homme goudronné au microphone :

« En fait, où sont-ils ? ont-ils par hasard, par dignité, ou par lâcheté, quitté la cabane ? »

Les hommes goudronnés, désespérés, sont prêts à quitter les lieux. Le poète s'approche tranquillement, se dirige aveuglément vers la cabane. De l'intérieur, arrive son chant saccadé et pénible :

« L'un et tous, l'un ou tous,
sont des naufragés de l'île à la cabane. »

L'action s'arrête lentement, les mouvements sont paralysés, la lumière surgit de la cabane, jusqu'à éclairer la scène violemment, comme sortant de plusieurs phares, l'éclairage devient pénible, aucun bruit. Les hommes sur la scène sont paralysés.

Dans l'attente d'un certain dynamisme, un court entracte est nécessaire.

La lumière brusquement s'éteint. Un air froid souffle dans la salle, suivi d'un certain vacarme : on dirait le bruit de tambours lointains ; plus tard ce serait le bruit de grenades. Des rires, des gémissements, tout cela loin de la scène. La lumière revient avec une douceur poétique ; le chant d'une flûte inaugure cette scène, (écrite semble-t-il par un auteur inconnu).

Scène Ecrite Par Un Inconnu

Je n'en peux plus. Maudit soit leur bonheur.

Un homme traverse la scène.
A un moment précis, il porte la
main à la gorge et balbutie :

Une jeune fille le rejoint, le
soutient difficilement.
Le vacarme d'une auto
s'approche, le bruit d'une
détonation part soudainement ;
l'homme et la femme
s'aplatissent.
Un groupe de jeunes se
précipite, les encercle sans
même les regarder, s'agenouille
et discute.

Note de l'auteur.

On peut entendre ces quelques
phrases ; la discussion n'étant
pas totalement accessible :

Un jeune brun : Une action part d'un certain idéal, elle se poursuit dans l'anarchie, et se termine dans la misère des mêmes hommes, des originaux.

Un moustachu : Et les initiateurs ?

Un roux : On pend quelques uns, on rachète d'autres, et ceux qui restent, la majorité, s'adaptent.

Une jeune fille : J'ai insisté auprès de lui pour qu'il me fasse un enfant. A vrai dire, il était ému. Son émotion, ne me touchait pas. Maintenant je suis enceinte, et lui est parti.

Un fille douce : Il t'a quitté ?

La jeune fille : On l'a envoyé sur un certain front ; et on lui a dit : là, tu peux être tranquille ; sur ce front on ne se bat plus depuis une décennie, mais la guerre risque de revenir. Ils prétendent que des discussions la retardent.

Un homme poilu se promène
avec une pancarte sur laquelle
est écrit : « Vive les
discussions ».

Un jeune pâle : Les étudiants ont manifesté hier. La police n'est pas intervenue. Il n'y a eu aucune provocation. C'était l'idéal.

Un jeune vomissant : Tout est calme et propre. Cependant, méfions-nous.

Le bruit d'une machine à écrire
commence à gêner la
discussion. Le bruit monte, le
vent froid souffle. Les jeunes se
lèvent, retirent les deux
cadavres. Une tâche de sang
reste à l'emplacement des deux
corps. On écoute le bruit d'une

chasse d'eau et la tâche
disparaît.

Un homme misérable murmure :

- Quelle vulgarité.

La tâche revient. Il continue :

- De notre temps, on enterrait les cadavres. On lisait même une certaine prière. Maintenant, le souci et le respect, manquent pour tout ; et l'on ose dire : le temps des prophètes n'est pas révolu.

On entend de nouveau le bruit
de la chasse d'eau, et la tâche
de sang disparaît.

Deux intellectuels barbus entrent
sur scène.

Un homme décent se précipite
vers eux et essaie de les
chasser :

- Pas d'intellectuels ici.

Ceux-ci continuent à avancer.

Le premier : Je l'ai tenu par la gorge et je l'ai menacé de mon revolver.

L'homme décent : Et encore des tueurs ?

Le second : J'ai envoyé ma femme chercher la rançon. Tard dans la nuit, elle m'a téléphoné d'un bordel que je fréquentais dans ma jeunesse, et m'a appris simplement et avec un certain orgueil qu'elle ne revient plus.

L'homme décent : Quelle déchéance ?

Un balayeur s'approche de lui :

- Vous dites Monsieur de gros mots inaccessibles aux gens simples : déchéance. En souffrez-vous ? Hommes pourris de déchéance, d'immoralité, de... d'athéisme, de vulgarité, de saoulerie, de je ne sais pas quoi encore. Eh bien, le progrès est là. L'homme n'a jamais tant souffert. Regardez-moi par exemple...

Sa voix disparaît. Le vacarme
revient.

Un militaire : L'ennemi est là. C'est clair.

Un civil : Aussi clair que le bruit d'une chasse d'eau.

L'homme misérable murmure
dans son coin :

- Mais qu'est-ce qu'elle a la chasse d'eau ?

Le civil qui l'écoute :

- Elle efface toutes tâches de sang.

L'homme misérable : Mais pourquoi toutes ces tâches de sang ?

Le militaire : Combien vous en avez vu ?

L'homme misérable : (avec hésitation) Une.

Le militaire : Vous, vous en plaignez ?

Le civil : Epargnez-le.

L'homme misérable : (offensé) D'autres en ont vu. Je ne défends pas les victimes, mais hier, dans le meeting, on a crié contre la vulgarité. Eh bien, le bruit d'une chasse d'eau sur une scène est vulgaire.

Applaudissements de quelques
spectateurs.

Le militaire : A propos des victimes, vous refusez de croire qui sont-ils.

Le civil : (intervient) Il n'a pas dit cela.

Le militaire : (explose) Eh bien, ils sont accusés de délit. Savez-vous ce que c'est qu'un délit ?

L'homme misérable : Je ne veux rien savoir. Lui (indiquant le balayeur) il le sait. (Il rit malicieusement) moi, je défends la propreté.

Le balayeur : (surpris) Messieurs, m'accusez-vous de quelque chose ?

Le civil : Plus tard, plus tard.

Départ des uns, restent sur
scène, le balayeur, l'homme
décent et les deux intellectuels.

Le premier : Nous avons chanté et nous, nous sommes saoulés. A vrai dire...

Le second : (l'interrompt) A la recherche d'une vérité, les hommes, tous les hommes que l'on
connaissait, que l'on vient de connaître, se sont barricadés derrière un voile, épais et fragile,
de mensonge.

L'homme décent voulant
participer à la discussion :

- Les bonnes idées triomphent toujours.

Le premier : (méfiant) Ce qui est triste, c'est le massacre après l'éclosion.

Le balayeur : Trop de mots incompréhensibles. Messieurs : est-ce que réellement vous
participez ?

La lumière s'éteint doucement ;
des ombres s'approchent, des
hommes charbonnés, des jeunes
chevelus et des enfants jouant
leurs petits jeux. Tous sont
inquiets. Le balayeur se dégage
menottes aux mains :

- On m'a condamné. Vingt ans de prison pour être en délit.

Il répond à une voix qui lui crie :
« Et vos partenaires ? »

- Mes partenaires, sont tous libres. Ils sont heureux ; votre clémence les a nourri de
sang, de faim et de misère. Après tout, ils sont protégés par certains soucis ; jamais
de grandes idées. Des soucis qui vous paraissent médiocres.

Il s'adresse à toutes les
Ombres :

- A vous tous ; non, vous ne devriez pas connaître ces soucis.

Un homme se promène avec une
pancarte sur laquelle est écrit :

« Réfléchissez ; Buvez ; mordez. »

La lumière s'éteint entièrement,
un vent souffle dans la salle. On
écoute la voix du poète :

« Des hommes, certains hommes,
L'un et tous, L'un ou tous,
Sont des naufragés de l'île à la cabane. »

« En relisant la première scène et le prélude, le lien m'a paru assez faible en apparence. Ma
recherche théâtrale me paraît en somme bloquée. Ce serait injuste de dire que cet ensemble
de scènes dépasse-t-il le cadre d'un dialogue personnel. »

Note de l'auteur

Scène 3 – Psaumes

Eclairage triste ; la musique peut-elle accompagner ce monologue ?

Dans un coin de la scène, des bûches brûlent dans une cheminée.

Dans un autre coin, Ahmad lit.

Au centre spectacle de la cabane sombre et muette.

La cabane existant dans une île, nous insistons à décrire le paysage sur un écran placé dans le dos des spectateurs, en face de la scène. Seul le bruit des vagues rivalise avec la voix sensible d'Ahmad.

Ahmad semble traduire sa pensée, et ne possède pas (pour ainsi dire) un talent exceptionnel.

Il ne faut pas confondre les deux personnages, celui d'Ahmad et celui de l'auteur.

Cependant, on peut imaginer qu'Ahmad est un ami de l'auteur, aussi intime que l'authenticité de ce monologue le prouve.

Ahmad : Quand des mots surgissent du profond de mon être,
 Ils résonnent dans les parois d'une prison,
 Muets et boiteux comme une mort blanche,
 Moisis comme une branche foulée par les vers..

 Quand je ressens un désir dans la profondeur de mon être,
 Je dégage ses voiles, et à ma découverte se révèle le désir,
 Plein d'amertume, avide de détruire, de saccager l'univers
 Et de ruiner sa plénitude...

 Je veux m'engloutir dans mon passé, loin de tout,
 Et fusionner dans la chaleur de ces mots.

 L'enthousiasme soulève mon être, mais l'action
 Ne verra pas ce jour. En effet, le tombeau
 Ne peut accoucher que d'une mort blanche.

 Je suis le dieu en pierre, la source de mes pensées,
 Est devenue une mégère aveugle.. Je veux ô puissance
 De tous les temps, embrasser les choses, les combler d'amour.

 Puis-je être puissant, malgré ce vomissement bleu,
 Et cette vigne sèche noyée dans la sueur de mon front..

 Le péché m'envahit sous mille étreintes,
 Et tout s'atrophie dans la pollution,
 Se dissipe et se disperse ; ainsi les regards intimes
 D'un ami, et les toiles éternelles d'un peintre,
 Où les couleurs ressortent des tâches primitives,
 Noires, rouges, jaunes ou blanches..

 Un jour, j'ai désiré dans la femme une paix,
 Le salut d'une âme ; aujourd'hui je rêve de
 Boire dans ses veines l'espoir d'une chasteté.

 J'ai cessé de rêver à la couleur bleue d'un
 Ciel immense, à la couleur verte d'un paysage
 Sublime.

 J'invite à présent tous les objets, images et poésies,
 A la cérémonie d'un suicide, qui fête la mort
 De ma bien aimée, comme cela s'est passé un soir,
 Sur une couche froide et blanche, où la mort
 S'est répandue en tâches jaunes...

Je l'ai aimé aussitôt, j'ai aimé sa puissance
De détruire, d'écraser les objets, de les noyer
Dans le chagrin et le désespoir, dans une larme
Chaude avec le regret d'un pèlerin...

PRELUDE II

La cabane est déserte. Un homme marche seul, une femme le rejoint. Le poète vient s'asseoir sur les marches d'un escalier qui rejoint l'entrée barricadée de la cabane. Il chante sa poésie :

« ...Lui est resté, toujours là, à l'attente d'une ombre,
qui elle, s'est épanouie dans la clarté de la cabane.
Bientôt, il va rejoindre ses amis, ses ennemis,
Et tous, même lui, vont se noyer dans un gouffre,
Charbonné, goudronné, noir, noir, près de l'île,
Dans l'île même de la cabane. »

Jean : Tu as quitté tes parents ?

Nahed : Je ne les ai pas quittés, mais j'avais besoin d'être seule.

Jean : Tu as brisé les traditions ?

Nahed : Tout le monde a besoin de se libérer, toute ma génération est en train de le faire.

Jean : J'admire ta révolte.

Nahed : ça suffit, je n'aime pas les compliments.

Jean : Mais tu es une révoltée.

Nahed : Que veut dire révoltée ? Je dépends encore de mes parents, de mes amis, de toi..

Jean : (surpris) moi, mais tu es libre avec moi.

Nahed : (avec maladresse) Comment libre ? je couche avec toi.

Jean : (paniqué) Oui, mais tu es libre de ne pas coucher avec moi.

Nahed : J'irai coucher avec l'autre ?

Jean : (nerveusement) quel autre ?

Nahed : (rit) l'autre, un autre homme.

Jean : (recouvre son calme) En ce sens, oui.

Nahed : (irritée) tu me prends pour une putain ?

Jean : (d'un ton glacial et ironique) pour une fille émancipée.

(juste à ce moment, un photographe surgit de la foule des spectateurs, et prend une photo du couple. Nahed, cache son visage d'un geste naïf, et balbutie : « je ne veux pas ».

Un policier accourt sur scène, arrête le photographe, arrache son appareil, et détruit la pellicule.

Paralysie totale de la scène, la lumière vive d'un projecteur se promène sur la cabane, le poète, le couple, le photographe et le policier.

Le policier court vers la cabane, les hommes goudronnés surgissent et empêchent celui-ci de s'approcher. Le policier s'écrit avec indignation :

« Mais je suis un représentant du service d'ordre de l'île à la cabane ».

Un des hommes tranche froidement :

« de l'île, oui, mais pas de la cabane ».

Le policier, surpris et énervé :

« Mais dans cette île, il y a juste la cabane ».

L'homme goudronné :

« Et dans cette cabane, il n'y a personne ».

Le policier :

« Et le cri ? »

L'homme goudronné :

« C'est le cri d'une chouette ».

Le policier :

« J'ai entendu le cri d'une femme ».

Le cri se répète avec une violence désespérée.

Le policier bouscule l'homme goudronné et court

Vers la cabane. A quelques pas de l'escalier, il

Tombe touché par une balle et gémit doucement,

Tandis que le poète répète sa chanson, sans qu'il

Semble être touché par le spectacle. Seule sa

Voix semble triste en répétant :

« La visite, leur visite, sa visite était brève.

Lui et eux sont soulagés. Eux sans lui,

Se sont séparés dans les ténèbres de la nuit.

Lui est resté, toujours là, à l'attente d'une ombre,

Qui elle, s'est épanouie dans la clarté de la cabane ».

Jean : (poursuit) tout m'irrite en toi. Non, je ne peux m'engager solennellement.

Nahed : Tu n'auras pas le courage.

Jean : (timidement) Un lien est toujours sacré. Moi, j'ai horreur du sacré.

Nahed : Tu penses, qu'en te quittant, je retrouve ma liberté ?

Jean : (s'empresse de dire cyniquement) évidemment.

Nahed : et toi ?

Jean : je serai toujours esclave de mes idées.

Nahed : De quoi vas-tu te nourrir, si tu évites le slogan : action -critique-action ?

Jean : Je n'agis que lorsque les circonstances...

(Il s'arrête) Le temps n'est pas favorable pour une action commune.

(Il laisse échapper) tous meurent.

Nahed : (violemment) Qui ?

Jean : Les camarades.

Nahed : Pourquoi tu les appelles ainsi ?

Les hommes goudronnés se retirent. Le policier gît sur terre, près du poète, près de la cabane.

Arrêt momentané du spectacle.

Une foule s'approche avec des pancartes et fait le tour de la scène. Sur les pancartes est écrit :

« On nous a vendu ».

« Nous sommes les nouveaux déracinés ».

« Souscrivez-vous à notre mise à mort ».

« Hommes fidèles à notre cause, réfléchissez, buvez, mordez ».

Toute la foule, répète à plusieurs reprises ce dernier slogan.

Un homme nu surgit à une fenêtre de la cabane, probablement celui qui a tiré sur le policier, vise la foule avec un engin de guerre, probablement un fusil mitrailleur ; les hommes goudronnés se précipitent pour encercler la foule.

L'homme nu hésite, tire une rafale en l'air, rentre dans la cabane, puis revient, et balance par la fenêtre le corps de sa victime drapée d'une étoffe rouge .

La foule la reçoit humblement, la douleur imprègne tous les visages.

La foule soulève le corps sur quelques épaules, et continue sa marche.

La marche de protestation se transforme ainsi en une marche funèbre.

Jean : Sais-tu qu'est-ce qu'un esprit petit bourgeois ?

Nahed : (avec ironie) Pour un intellectuel, ça doit être assez plausible.

Jean : Quelle vulgarité dans l'égoïsme de l'homme, dans son individualisme.

Nahed : Libérons-nous.

Jean : je voudrais te répondre pour une fois, sincèrement.

Nahed : (s'approche de lui et le serre avec passion, peut-être avec maternité).

Jran : (se dégage et s'écrit férocement) Ma contradiction est bloquée.

Le poète descend les marches, s'approche du corps du policier et se penche en méditant longuement.

La scène est totalement vide, à part l'homme et le cadavre.

Le poète se redresse, marche en piétinant, et répète sa chanson :

« L'un et tous, l'un ou tous,

Sont des naufragés de l'île à la cabane. »

Le rideau tombe, une pancarte est attachée à la toile sur laquelle est écrit :

« Pourquoi cette haine, pour un policier »

Scène V – Noces Muettes

Le son d'un clairon. Lever du jour. Le bruit d'artillerie.

Des voix entrecoupées. L'île à la cabane est dissimulée

Derrière un brouillard. Le bruit de va et de vient.

La scène est vide.

Voix 1 : L'histoire en parlera.

Voix 2 : L'histoire n'est pas le seul juge.

Voix 3 : J'ai décidé.

Voix 4 : Il est paranoïaque.

Voix 1 : En fait, qu'est-ce que l'histoire ?

Voix 2 : Une chronique de faits obscurs.

Voix 3 : Mon peuple a décidé.

Voix 4 : Peuple d'aliénés.

Voix 1 : L'histoire nous parle toujours de triomphe et de défaite.

Voix 2 : Elle juge les victimes et célèbre les bourreaux.

Voix 3 : Cette guerre est justifiée. Nous les damnés de la terre, avons besoin de droits. Ces droits, nous les avons à présent acquis. Notre peuple est un peuple heureux.

Voix 4 : Et traumatisé.

Le son d'un clairon. Le bruit d'artillerie.

Voix 5 : Avec quoi résistons-nous ?

Voix 6 : Avec la foi.

Voix 7 : Avec une doctrine nouvelle et saine.

Voix 8 : Ni la foi, ni la doctrine ne sont nécessaires. Croyez-moi.

Voix 5 : Un homme ne suffira pas. Puis cette guerre est sale.

Voix 6 : Il faut nourrir tous les hommes d'une même foi. Celui qui dirige doit dépendre de cette foi.

Voix 7 : La foi est dépassée ; la chose nouvelle c'est la doctrine. L'homme enfin est émancipé.

Voix 8 : Ni les obscurités de la foi, ni les mensonges de la doctrine, ne peuvent affronter le défi. Ma devise, je vous la soumets : Il faut mener double jeu, et en attendant édifier notre organisme.

Silence total, le bruit des vagues,

Le brouillard se dissipe, et la cabane

Réapparaît.

Confrontation entre Jean, Nahed, Ahmad, le poète et les hommes goudronnés.

Ahmad : J'ai passé des années sur la frontière. J'avais une fiancée à cette période. Je lisais au début pour me distraire. Mais en face de l'ennemi, ma perception s'est détériorée. Je sentais l'usure remonter dans mon corps ; je perdais mes membres un à un, et tout muet, je retournais voir ma bien-aimée. Je l'ai trouvée entourée des soins de mon frère. Je ne me considérais pas trahi à ce moment, car je devais retourner au front et subir de nouveau l'usure de ma perception sensible des objets et des hommes. Cette phrase « la perception sensible » je l'ai retenue d'un ami fidèle. Il disait, pour vivre, il faut cultiver le germe de la contradiction qui est la perception sensible des relations humaines.

Jean : Ahmad, me paraît un poète.

Le poète : (irrité, riposte en faisant le va et le vient).

Nahed : Ahmad, appartient à la tradition. S'il s'est émancipé, je n'aurai pas souffert en vivant côte à côte avec lui. Il est doux et sensible.

Jean : (froidement) Est-ce ton moment de faiblesse ?

Ahmad : (intervient) Je déteste les femmes. Au delà du respect, ne vous attendez à rien. Il m'arrive souvent, d'étouffer mon désir, mais la foi me compense. (Il étouffe un cri plein d'orgueil). Je ne peux tolérer l'infidélité de la femme.

Jean : Ahmad te connaît ?

Nahed : (avec douceur) Ahmad ne m'a jamais connu. Peut-être, a-t-il rêvé de moi ?

Jean : voudras-tu être son esclave ?

Nahed : (avec amertume) L'excès de sa sensibilité me répugne. Cela n'empêche que je l'aime en tant que monstre sans défense.

Jean : Quel amour bizarre ?

Nahed : Moi aussi je rêve. Je rêve d'un poète. (avec enthousiasme) Tiens, J'ai rêvé de toi, poète !

Le poète : (exaspéré, s'adresse aux hommes goudronnés).

Ceux-ci interviennent de la façon suivante :

Ils descendent de la scène et forcent quelques spectateurs à visiter

La cabane. Les spectateurs doivent en principe protester ou refuser, car

Ils vont franchir une rangée de fils barbelés.

Les hommes goudronnés déçus, les font retourner à leurs places, puis montent

Sur scène, et invitent les quatre acteurs à jouer les :

« Noces Muettes »

Le poète s'installe sur les marches de la

Cabane. Ahmad et Nahed entrent dans la

La cabane. Jean s'habille en noir et se

Joint aux hommes goudronnés.

Ahmad crie par la fenêtre :

« Au secours. Nahed agonise ».

Silence muet.

« Je suis un lâche ».

Silence muet.

« Je brûle d'envie ».

Silence muet.

« Je suis un impuissant ».

Silence muet.

« Puis-je violer Nahed ? »

Silence muet.

« Nahed, m'aime. »

Silence muet.

« Nahed, me déteste. »
 Silence muet.
 « Je crois à la lumière céleste. »
 Silence muet.
 « Je crois à l'inspiration divine ».
 Silence muet.
 « Je.. (balbutie) je veux violer une femme. »
 Silence muet.
 « Mais pas Nahed ».
 Silence muet.
 « Je répugne la vie ».
 Silence muet.
 « Je suis ivre d'une femme ».
 Silence muet.
 « Peut-être de Nahed »
 Silence muet.
 « Elle est couchée sur mon lit ».
 Silence muet.
 « Une rose épanouie ».
 Silence muet.
 « Puissance aveugle, sauvez mon désir ».
 Silence muet.
 « Emportez-le vers les nuées ».
 Silence aveugle.
 « Où dansent les vagues, où se croisent les
 lumières, où se figent les sens ».
 Silence aveugle.
 « Nahed...(désespéré) croies-moi, croies en mon désir ».

Ahmad vomit. Juste à ce moment, les hommes goudronnés
 Se dirigent vers la cabane. Le poète assoupi, se redresse et chante :

« Lui est resté, toujours là, à l'attente d'une ombre,
 qui elle s'est épanouie, dans la clarté de la cabane ».

Le cri de Nahed est étouffé par le bruit d'artillerie.
 Bientôt le son d'un clairon et les voix continuent leur
 Dialogue.

Voix 1 : L'histoire a maudit cette île.

Voix 2 : Elle a juste célébré des hommes hantés par la nature.

Voix 3 : Nous avons souffert et sommes restés unis.

Voix 4 : L'œil de Caen est le crime de conscience.

Voix 5 : Cette guerre nous a ruiné, nous a découragé.

Voix 6 : Si nous étions tous unis par la même foi, nos morts auraient racheté nos survivants.
 Mais lui, l'homme soucieux de sa propre gloire, lui qui a banni toutes les Foix, lui qui
 adorait sa seule foi, une foi hérétique, sans doute, lui est le seul à être vaincu. La
 guerre n'est pas finie.

Voix 7 : Tout raisonnement est superflu, toute voie est absurde, toute chose est hasardeuse,
 si l'on ne se confie pas à la loi de l'évolution objective.

Voix 8 : L'organisme est meurtri. Le double jeu est bloqué à cause de la foi et de la doctrine.
 (Silence entrecoupé par le bruit funèbre d'un tambour). Un héros s'est joint aux
 victimes.

Tombée du rideau, sur lequel est attaché une pancarte. Sur cette pancarte est écrit :
« Nahed n'est pas une putain. Nahed est une fille émancipée. »

PRELUDE III

Le rideau se lève. Le brouillard enveloppe la cabane. Hommes et femmes sont accroupis autour de la cabane. Deux ou trois, effectuent une danse rituelle ; les autres sont atterrés et souffrent d'un certain malaise. Le poète se promène d'une personne à une autre, soulève leur tête si elle s'effondre, la fixe tendrement, la caresse s'il le faut, et va se reposer sur les marches de la cabane.

Un homme goudronné s'approche du poète et lui donne une pioche. Celui-ci se lève maladroitement, prend la pioche et se dirige vers un écriteau, qui a été dressé par une danseuse. Sur cet écriteau sont dessinées des lettres ; dont la forme paraît bizarre au spectateur. Pour attirer son attention, un projecteur doit éclairer vivement cet écriteau à plusieurs reprises. Le poète commence à piocher en se reposant de temps en temps.

Les trois acteurs : Jean, Nahed et Ahmad, entrent sur scène. Chacun tient un livre, un cahier et porte un crayon à la bouche. Un appareil photographique pend de leurs épaules. Ils se promènent à leur tour, d'une personne à une autre, prennent plusieurs photos ; de profil, de face...etc de chacune des personnes intéressées, puis écrivent des notes qu'ils identifient dans leur petit livre, réfléchissent et continuent leur marche. Les hommes goudronnés encerclent la cabane et placent des explosifs aux cris d'indignation et d'humiliation de la foule.

Le poète a terminé son travail et saute dans son trou. Un homme goudronné s'approche du trou, où le poète a disparu et sort son pistolet.

A ce moment toute la foule gémit. L'homme goudronné sourit et jette son pistolet dans le trou. Ses compagnons ont terminé les préparatifs de dynamitage de la cabane.

Ahmad : (s'exclame craintivement) Et l'on parle de mobilisation de la masse. Une masse d'ignorants, de marionnettes, d'impuissants. J'ai pitié de cette masse qui attend son châtiment.

Un spectateur : Enfin, on comprend quelque chose à ce spectacle avec cette dernière scène, qui est sans doute une scène politique.

Un autre spectateur : Mais lorsqu'on commence à tout comprendre, on constate la vulgarité de l'action. Bref, la vie humaine est une suite de faits répétitifs.

Jean : (interrompt les deux intervenants) Il est évident que la pensée humaine est incapable de se dépasser. Elle est enfermée entre deux bornes : la naissance et la mort.

Ahmad : Que vais-je faire entre ces deux bornes ? Comment comprendre mon rôle dans la vie, si l'action ne m'appartient pas ?

Un spectateur : Mais la masse peut dépasser ces deux bornes. (Il rit énergiquement) Qu'est-ce que la mort d'un individu ou sa naissance pour l'âge millénaire de la masse ?

Un autre spectateur : J'ai horreur des nuances politiques qui massacrent l'art d'une pièce dramatique.

Le calme revient et Jean explique :

« Ahmad est un intellectuel traumatisé, moi je suis un intellectuel arriviste, lâche et traumatisé. Nahed est une intellectuelle émancipée, et sans doute une putain ; c'est ce que je m'efforce à croire aussi. Son traumatisme me dépasse ; moi je l'admire toute nue et eux aussi. (En indiquant les hommes goudronnés). A

propos du poète... (Une détonation parvient du trou où s'est enterré le poète) le poète s'est suicidé... »

La foule entière pousse un cri de rage, encercle les trois acteurs, et les force à pénétrer dans la cabane.

Ahmad : (laisse échapper) Mais la foule se révolte contre nous ?

Jean : (avec un certain regret) trop de compromis, peut-être trop de franchise. Ma pensée est ainsi bloquée dans sa solitude, bientôt elle sera enterrée.

Nahed : (fièrement) Ma révolte a été, et restera toujours incompréhensive. En parlant de condition humaine, il faut distinguer celle de la femme, qui elle, répugne la guerre des hommes, leur haine, et leur traumatisme.

Un spectateur : J'ai pitié pour Nahed, mais son discours n'est pas convaincant.

Un autre spectateur : La femme est un être sensible, sans doute impénétrable au jugement rationnel des hommes. (Il rit énergiquement)

Jean : (s'adressant à lui) Monsieur, vous riez toujours aux éclats. Etes-vous sûr de votre déracinement ?

Le spectateur : (proteste) Mais quel est le rapport ? Ils sont de vulgaires comédiens, les acteurs sur cette scène.

Le rideau tombe lentement. Sur lequel est attaché une pancarte ; sur cette pancarte est écrit :

« Les spectateurs sont-ils des déracinés ? »

Un court silence et l'on entend l'explosion de la cabane. Le rideau se lève et l'on peut contempler la discipline de la foule qui visite les ruines de la cabane. Les hommes et les femmes sortant de la cabane, ont la tête haute. Ils sont souriants. On dirait qu'ils ont perdu leur souci ; qu'un cauchemar s'est effacé de leur mémoire.

FIN

Le 30 avril 1973